

Tél. : 01 42 86 04 75 Fax : 01 42 86 04 76
www.galerie-malaquais.com

sculptures & dessins
19, quai Malaquais 75 006 Paris

GALERIE MALAQUAIS

Les architectes du sensible

Panorama de la sculpture indépendante au XX^e siècle

Inauguration
de la galerie Malaquais,
le 13 mai 2004

Les architectes du sensible,
Panorama de la sculpture
indépendante au XX^e siècle

Exposition du 14 mai
au 31 juillet 2004.

relations presse :

Heymann, Renoult Associées
6, rue Roger Verlomme
75003 Paris
Tél.: 01 44 61 76 76
fax : 01 44 61 74 40
info@heyman-renoult.com



L'Étoile,
René Babin

L'ouverture de la galerie Malaquais

repose sur la volonté de rappeler l'excellence de sculpteurs parfois méconnus. Francs-tireurs de la beauté, ces révolutionnaires silencieux, riches de savoir et de solidarité humaine, dépassent les contraintes matérielles, économiques et physiques, acceptent souvent une position sociale à contre-courant mais en passe aujourd'hui, peut-être, de devenir l'avant-garde pour n'avoir pas cédé à l'avant-gardisme. Dans un acte de résistance, ils s'attachent à la représentation et à l'exaltation de l'être humain dans ses apparences sensibles et dans sa vie profonde. Le projet de la galerie Malaquais, c'est une invitation à éduquer notre œil « à voir ce que l'on voit » (Charles Péguy) ; c'est aussi tracer de 1900 à nos jours, à travers la succession d'expositions, un parcours artistique nourri de la singularité de chacun des sculpteurs.

Axe essentiel de l'art moderne,

la sculpture indépendante, ancrée dans le vivant, est tout au long du XX^e siècle, une source pérenne dont les ramifications souterraines surgissent et attestent la vitalité étonnante de ses artistes. La tradition qui sous-tend le travail de ces sculpteurs est à la marge de l'expression d'une mode et se détourne d'un modernisme expérimental coupé de l'homme. Par la diversité des tempéraments et la richesse des styles, ceux notamment d'un Despiau, Malfray, Damboise, Carton, Auffret, Babin ou Couturier, elle s'inscrit dans la filiation d'une longue histoire, synthèse d'une exigence ancienne et d'une plastique renouvelée. C'est une culture et une sculpture : un art total qui satisfait les yeux, l'intelligence et le cœur.

Premier événement,

l'exposition « Les architectes du sensible » est tout d'abord un état des lieux de la sculpture indépendante, la démonstration des relèves successives sous l'égide dévotée des amitiés fortes et des affinités électives qui unissent tous les artistes comme autant de traits d'union. Dans la trilogie exemplaire des grandes œuvres de Degas, Rodin et Bourdelle se manifeste une pléiade de sculpteurs aux dons rares, animés des mêmes exigences, et qui enchante depuis un siècle. C'est leur histoire qui est ici contée, celle de leur descendance, une histoire qui construit en filigrane dans le temps l'espace privé et l'espace public pour mieux grandir la cité.

Cette première exposition, ambitieuse et généreuse, grâce aux quelque quinze artistes représentés et surtout inédite par le corpus d'œuvres jamais rassemblées, révèle les motivations profondes à l'origine de la galerie Malaquais : offrir au regard le panorama exceptionnel d'un art dans le miroitement de ses formes, de ses volumes, qui s'interpellent et se répondent dans le temps.

**La galerie Malaquais,
un lieu d'exposition privilégié
pour la sculpture indépendante
du XX^e siècle.**

La galerie Malaquais répond à une attente car qui connaît aujourd'hui la bande à Schnegg ? Qui connaît les sculpteurs indépendants qui s'y rattachent ? Où peut-on voir les œuvres de ces hommes qui ont formé l'un des courants les plus importants de ce siècle ?

Des maîtres et leurs émules

Dans son enseignement, l'histoire de l'art accrédite et valorise la sculpture indépendante dès lors qu'elle lui associe les noms de Degas, Rodin et Bourdelle qui dominent au début du siècle, relayés bientôt par ceux de Despiau, Wlérick et Maillol qui font l'unanimité de la critique d'avant-guerre. Pour le reste, l'oubli s'est substitué au flou de la mémoire. Et pourtant, force est de reconnaître que la sculpture figurative persévère au XX^e siècle. Comment se traduit l'héritage de Rodin ? Maillol et Despiau seraient-ils les seuls représentants de la continuité ? C'est oublier notamment dans l'entourage proche de Charles Despiau, des sculpteurs, dont certains furent praticiens dans l'atelier de Rodin, reconnus et soutenus par le maître mais dont le rayonnement pour certains et le début de la reconnaissance pour les autres se sont éteints ou évanouis par le truchement des bizarreries de notre histoire.

Histoire d'un malentendu

À l'image de la statue équestre du Maréchal Foch au Trocadéro, réalisée par Robert Wlérick et Raymond Martin ou encore celle de Charles Auffret, *L'Esprit des lois* rue de Vaugirard, Paris et ses environs attestent de la vitalité d'une formation de sculpteurs qui accompagnèrent le renouveau du paysage urbain de la capitale grâce à des commandes de l'état. Si nombreux sont les amateurs éclairés et experts qui s'intéressent à la sculpture indépendante, on ne peut cependant pas ignorer que dans son sillage se répercutent les échos d'un malentendu. Dans les années trente, au cœur des bouleversements économiques et industriels, l'académisme

Buste de Michèle,
Jean Carton



pompier est l'apanage d'un art officiel narratif au service d'une bourgeoisie dominante. Dans l'histoire de la sculpture indépendante, le mot « académisme » catalyse à lui seul un amalgame et jette le discrédit sur celui d'« indépendant ». Car l'académisme n'est pas seulement une période de l'histoire de l'art, mais une attitude de l'artiste, imitant des recettes conventionnelles, dans l'incapacité de développer une vision personnelle et vivante de son art. Souvent figurative, la sculpture indépendante à cette époque est donc assimilée à un académisme de bon ton... C'est là le premier piège auquel elle tente d'échapper, confinée



Femme allongée,
Charles Malfray

dans l'espace étroit que lui laisse le clivage qui naît entre un art officiel et une avant-garde en rupture avec la tradition. Plus grave peut-être est la persistance de ce jugement dans les années soixante dominé par une certaine exégèse artistique : le conformisme de la statuaire de l'entre-deux guerres, justifie l'idée selon laquelle tout ce qui n'est pas d'avant-garde est nécessairement médiocre... C'est là un jugement tronqué. C'est ne pas reconnaître la singularité de tous ces héritiers de la grande tradition française de la sculpture qui se sont illustrés par leur courage et leur probité intellectuelle et artistique.

Avec le temps, notre regard s'est brouillé pour finalement exclure du paysage artistique « Cette pléiade (qui) est l'honneur de la statuaire contemporaine » comme l'annonçait Apollinaire dans un mouvement de vigilance.

Des sculptures et des dessins.

Exposer dans un même espace sculptures et dessins illustre un métier et son art. Certains dessins sont des ébauches, les prémisses de l'œuvre à venir. D'autres sont d'emblée des œuvres abouties. À lire les notes laissées par les sculpteurs, à les écouter parler de leur travail, le dessin, à la base

de leur formation, occupe une place centrale. Exercice d'apprentissage, il devient exercice de style : « l'opération mathématique exacte qui contient la beauté » comme le définissait Charles Auffret. Parce que le dessin apprend à chercher, à développer le sens de l'espace, de la surface et de la lumière, parce qu'il est la colonne vertébrale de la formation de l'artiste, parce qu'il permet aussi de comprendre la genèse de l'œuvre, le dessin très présent galerie Malaquais, permettra aux visiteurs de mieux saisir l'univers des sculpteurs, dans ce qu'il laisse entrevoir d'efforts, de persévérance, de talent et toujours d'une rigueur totale.



Femme à la toilette,
Charles Auffret

La sculpture indépendante et ses représentants : les artistes exposés galerie Malaquais

L'histoire de la sculpture indépendante est l'affaire d'une passation de pouvoir discrète, presque souterraine, mais bien réelle entre des hommes soudés par l'amitié et l'immense respect qu'ils se témoignent, conscients du monumental trajet à parcourir pour faire connaître et reconnaître leur art. De Rodin à Mathieu Gaudric, jeune sculpteur né en 1974, tous les sculpteurs présents galerie Malaquais ont bénéficié de l'enseignement de leurs aînés, tous ont mûri dans le même creuset, tous se sont constitué une culture procédant des mêmes filiations, tous ont tissé les liens nécessaires à la sauvegarde et au renouvellement de leur art. C'est une longue chaîne et chacun en représente un maillon.

Ils s'appellent Lucien Schnegg, Jane Poupelet, Robert Wlérick, Charles Despiau, François Pompon et forment la Bande à Schnegg, une confrérie de sculpteurs qui se constitue autour de 1900 et autour de Rodin. À l'image des artistes florentins du temps de Donatello qui manifestaient une même exigence dans l'art de la statuaire, les uns les autres se stimulent, s'encouragent, s'entraident. Tout entiers voués à leur art, ils bravent souvent des conditions d'existence difficiles, souffrent d'une reconnaissance tardive quand pour certains ils ne reviendront pas de la guerre affaiblis ou malades. Suivant leur modèle et leur aspiration, se rattachent à la même époque d'autres courants où émergent Charles Malfray et Marcel Gimond.

C'est Robert Wlérick notamment, le plus pédagogue de la Bande à Schnegg qui en transmet les valeurs à différents sculpteurs dont Jean Carton. Autour de ce dernier et grâce à Juliette Darle, la constitution dans les années soixante du Groupe des Neuf apporte la démonstration de la vitalité de la sculpture indépendante alors que sa présence se manifeste au moment où la politique artistique se détourne du figuratif et prodigue essentiellement et officiellement son aide à d'autres courants artistiques. La sculpture indépendante poursuit ainsi sa route avec pour figures de proue au sein du Groupe des Neuf : Marcel Damboise, Léon Indenbaum, Jean Osouf, Jean Carton, Raymond Corbin, Leopold Kretz, Gunnar Nilsson, Raymond Martin et Jean Carton.

Lauréat du Prix Émile Godard remis par le Groupe des Neuf, Charles Auffret est représentatif avec Françoise Salmon, Arlette Ginioux, Gudmar Olovson, René Babin et Roch Vandromm notamment, de la troisième génération, suivie de la quatrième représentée entre autres aujourd'hui par Mathieu Gaudric, Sophie Gespacher et Fabien Clairfond qui ont suivi l'enseignement de Charles Auffret.

Tous ces sculpteurs sont exigeants, ils surveillent la qualité des fontes, contrôlent la ciselure et la patine. Mais leur plus haute exigence, c'est d'interroger la matière. Car, comment s'affirmer à la suite des grands maîtres du XIX^e siècle ?

**La galerie Malaquais :
l'art vivant d'une tradition
sculpturale renouvelée.**

Retournant d'une part aux sources et de l'autre devant leur époque, les sculpteurs exposés galerie Malaquais s'attachent à la représentation, à l'exaltation de l'être humain. Ils trouvent un point d'équilibre entre plastique et réalité, entre acquis culturel et représentation inédite.

Comme pour Rodin, la nature guide, la beauté des proportions traduit le caractère du modèle, et avec les maîtres, ces artistes partagent l'esprit d'émulation. Ici, c'est un art dépouillé et recueilli, allégé de tout pathos romantique et loin du tumulte. L'intimité avec le sujet manifeste l'humilité et la ferveur devant le vivant pour trouver une forme plastique authentique qui interdit les stéréotypes. Revendiquant la tradition sculpturale, ces artistes explorent les moyens propres à leur art : le plan, la lumière, le caractère des profils en relation avec la nature. Cela leur confère un penchant naturel pour le buste et le nu, sujets classiques par excellence au même titre que l'art animalier, domaine de prédilection de Jane Poupelet ou François Pompon.



Femme assise,
Mathieu Gaudric

La galerie Malaquais

Un lieu d'expositions, de conférences, un lieu vivant d'échanges

La galerie Malaquais s'inscrit dans une démarche enthousiaste et didactique. Lieu vivant d'échanges, elle invite les spectateurs à devenir plus que de simples regardants.

À la succession d'expositions monographiques ou thématiques s'ajoute un programme de conférences données par les artistes eux-mêmes, par des critiques d'art mais aussi par des spécialistes d'autres domaines dont le propos interdisciplinaire permet de faciliter une démocratisation d'un genre et d'un courant artistiques pour le grand public.

À venir les expositions monographiques de chacun des sculpteurs. Et aussi, une exposition des plus beaux bustes et estampes de l'époque. Quant aux conférences, elles éclaireront l'art de la sculpture, le processus de création : au-delà de l'histoire artistique, la manière de poser ses yeux, ses mains reste essentielle. Enfin, des projets d'édition véhiculeront autour des artistes représentés, une pensée, un métier, un art de voir.



L'intérêt croissant du public pour la sculpture

À la faveur de grandes réussites que sont dans le domaine institutionnel, le musée de Roubaix et le musée des Années Trente, à l'exemple aussi d'expositions, telles *La Sculpture au XIX^e siècle*

au Grand Palais en 1990 et plus proche de nous celle consacrée à la sculpture néoclassique au musée du Louvre, qui ont créé l'événement, la galerie Malaquais souhaite répondre à la curiosité du public pour cet art.



Fatoumata allongée,
Arlette Ginioux

Les Créateurs

Jean-Baptiste Auffret,
38 ans, scénographe et
collaborateur de Richard Pedduzi
et de Parice Chéreau.
Marc Litzler, 45 ans,
financier et bibliophile.

**Les Architectes du sensible,
Panorama de la sculpture
indépendante au XX^e siècle**

Sculptures et dessins de :
Charles Auffret, René Babin,
Jean Cardot, Jean Carton,
Robert Couturier, Marcel Damboise,
Charles Despiau, Mathieu Gaudric,
Arlette Ginioux, Leon Indenbaum,
Charles Malfray, Gunnar Nilsson,
Gudmar Olovson, Jean Osouf,
Françoise Salmon et Robert Wlérick.

Constructeurs de l'espace,
les sculpteurs tracent un édifice,
en réalisent l'exécution dont le
modus operandi se calque sur
celui des architectes : balancer
les masses, les ordonner, trouver
le point d'équilibre, les pivots,
les contrepoids, c'est-à-dire sentir
l'espace dans ce qu'il est animé
d'ombre et de lumière. De cette
organisation apparaît lentement
puis s'impose un caractère bien
vivant dont l'humanité est devenue
une réalité palpable à l'énergie
vacante, abandonnée aux plaisirs
tangibles qu'un observateur
s'appropriera.

Les seize sculpteurs présentés dont
les œuvres traversent le XX^e siècle
accompagnées de celles d'artistes
contemporains, inscrivent d'emblée
le pouvoir collégial de quatre
générations rassemblées, célèbrent
leur puissance créatrice et créent
un événement exceptionnel tant
par la qualité et la variété des
sculptures que par la réunion inédite
du corpus d'œuvres proposées.

« Nous savions à quoi nous nous exposions... Ils pensent voir arriver des statues aussi travaillées que des bronzes de commerce, les ongles, les veines... Tout doit y être... le caractère, la matière, ce qui caractérise une œuvre leur échappe. »

Charles Malfray

Charles-Alexandre Malfray (1887-1940)

Né à Orléans dans une famille de tailleur de pierres, Malfray connaît à la fois les sacrifices d'une existence d'artiste peu reconnue et les grandes souffrances de son époque : gazé plusieurs fois, ses séjours en sanatorium n'améliorent que temporairement son état. Sa sculpture est à l'image de la conscience de cet homme meurtri, toujours sérieuse dans un mouvement contenu associé à la violence dramatique de l'expression. Lyrique, Malfray conserve cependant cette grande simplicité d'ouvrier de la pierre, de carrier devenu démiurge sans y avoir pensé. À quatorze ans, il sort premier de l'École des Beaux-Arts d'Orléans, arrive à Paris trois ans plus tard où il étudie à l'École Nationale Supérieure des Arts Décoratifs puis aux Beaux-Arts. Dans les années vingt, il obtient le second Prix de Rome avec *Maternité*, et donne des cours de dessin à l'École Nationale Supérieure des Arts Appliqués : il forme Jean Carton et René Babin et côtoie Wlérick, lui-même enseignant qui initie Goldberg et Corbin. Les deux monuments que Malfray réalise avec son frère architecte pour Pithiviers et Orléans déchaînent la critique officielle et la presse : renvoyé à une précarité depuis longtemps déjà éprouvée, Malfray est une figure de la souffrance de ces artistes en mal de reconnaissance. C'est Maillol en 1931 qui lui tend la main pour le remplacer à l'Académie de Ranson. Il meurt en 1940 des séquelles de ses gazages.



La Vérité,
Charles Malfray

Charles Despiau (1874 -1946)

Né à Mont de Marsan, Charles Despiau est l'une des figures majeures de la bande à Schnegg, dont il est certainement le grand bustier. Cultivant indépendance et exigence, il refuse toute concession commerciale. Perfectionniste dans l'art d'appeler à l'intimité, Charles Despiau fuit les systèmes et l'idéologie du canon. Il leur préfère la subtilité des nuances qui s'impose dans la frontalité et le dépouillement dans ce qu'il accompagne d'une sensibilité à fleur de peau.

Morin, professeur de dessin de Despiau encourage son élève. À dix-sept ans, il entre à l'École Nationale Supérieure des Arts Décoratifs dans l'atelier d'Hector Lemaire, ancien élève de Carpeaux, avant d'être reçu en 1893 à l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts dans l'atelier de Louis Barrias. Les années qui suivent le confortent dans son exigence. Tout d'abord, il rencontre les membres de la bande à Schnegg, un ralliement fraternel qui se passe de tout manifeste mais en impose pour l'esprit d'émulation dont chacun s'imprègne. Puis par deux fois, Rodin manifeste son intérêt et son enthousiasme: en 1903 pour *La Convalescente* et en 1907 pour *Paulette*, une première victoire pour Despiau sollicité par le maître pour le rejoindre comme praticien dans son atelier. La guerre interrompt les années d'apprentissage. Les affinités électives qui l'unissent à Derain, Vlaminck et Segonzac rencontrés dans la section camouflage sont un baume, un réconfort de l'esprit face aux horreurs quotidiennes. Grâce aux noms de ses nouveaux amis dont Despiau bénéficie de la notoriété, il expose de plus en plus après-guerre. En 1923, sur son initiative et celles de Bourdelle, Maillol et

des membres de la bande à Schnegg, Le Salon des Tuileries voit le jour. S'enchaînent ensuite les grands succès de Despiau.

En 1927, New York l'accueille et lui rend hommage, une première reconnaissance suivie de son grand triomphe en France, lorsque le Petit Palais l'expose en 1934. Despiau a soixante ans. En 1937, c'est un autre succès retentissant à l'Exposition Internationale.

Charles Despiau meurt en 1946.

Trop entier et loin du jeu mondain, Charles Despiau a accepté très peu de commandes. Restent cependant le monument aux morts de Mont de Marsan (1920-1922), *La Faunesse* à Saint-Nazaire (1925), le monument de George Leygue et *l'Apollon* commandé par le Front Populaire (1937).



Buste de Cracra,
Charles Despiau



Femme assise,
Robert Wlérick

Robert Wlérick (1882-1944)

Fils et petit-fils d'ébénistes, Robert Wlérick, lui aussi de Mont de Marsant rencontre Morin, qui, comme pour Despiau, décèle les aptitudes de son élève. Il quitte l'École des Beaux-Arts de Toulouse et son enseignement pompier, porté et pressé par un ailleurs artistique qu'il devine. En 1906, ses efforts le conduisent à Paris où son aîné Despiau prend le relais et l'initie. Rapidement il se plie à une nouvelle discipline et l'élève brillant qu'il était à Toulouse casse alors de nombreuses œuvres

antérieures. Au contact de la bande à Schnegg, et habité par les chefs d'œuvre qu'il admire au Louvre, Wlérick renouvelle complètement son art. De la bande à Schnegg, il retrouve pendant la guerre Jane Pouplet, affectée comme lui au service de rééducation facial des mutilés. Membre de la Croix Rouge américaine, il y exerce son « métier » en qualité de sculpteur pour masques. De 1922 à 1943, Wlérick, certainement le plus pédagogue de la bande, enseigne à l'École des Arts Appliqués où il rencontre

et influence Jean Carton et René Babin. Comme Despiau, lors de la scission en 1923 à la Société Nationale des Beaux-Arts, il participe à la création du Salon des Tuileries. En 1944, après une dernière séance de dessin, il meurt des privations de la guerre.

Robert Wlérick est plus enclin à accepter des commandes et aborde les difficultés du monumental notamment avec *La Pomone* (1936) à Chaillot, et le *Malherbe* de Caen.

Jean Carton (1912-1988)

Né à Paris en 1912, Jean Carton se destine à l'ébénisterie lorsque son chemin croise celui de Robert Wlérick qui, devant les premiers bustes du jeune homme de treize ans, est frappé par ses dons exceptionnels. Une fois admis à l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts, c'est au tour de Despiau de l'encourager, puis de Malfray de le féliciter. L'influence de ce triple parrainage renforce chez Carton ce même amour de l'expression humaine que nourrissaient ses aînés. Des valeurs que Carton n'a de cesse de défendre, révolté que la fin du siècle laisse les œuvres de

ses maîtres invisibles, souvent reléguées au fond des caves de musées. Dès ses premières expositions parisiennes chez Jeanne Castel, puis à la galerie Bernier, Carton s'impose auprès des connaisseurs mais aussi du grand public par le choix de ses thèmes : les portraits, la femme, l'adolescence dont l'étude patiente des modèles fournit au sculpteur la source d'inspiration. Ses bustes rayonnent de spiritualité intérieure ; ses nus, d'une facture souvent rugueuse ou emportée étonnent et séduisent par cette sorte de gaucherie véridique qui n'appartient

qu'aux plus authentiques créateurs. Jean Carton s'adonne aux dessins, illustre d'eaux-fortes des textes de Montherlant et de Paul Valéry. Les distinctions qui honorent le travail de cet artistes sont nombreuses : les Prix Susse (1939), Blumenthal (1946), Prix de la Villa Abd el Tif (1949), Prix de la critique (1960). Il est aussi Président de l'Union Nationale de la Statuaire française et membre de l'Institut. Ses réalisations les plus connues sont *l'Athèle vaincu* à Villeneuve-sur-Lot, la *Figure de Marie-Christine*, et le buste de François Mitterrand.



Femme penchée,
Jean Carton



Le Cirque,
Léon Indenbaum

Léon Indenbaum (1891-1980)

Né en 1891 à Sevsc dans l'actuelle Lituanie, d'un père passementier, Léon Indenbaum passe sa jeunesse aux études hébraïques et dessine et modèle par plaisir. Arrivé à Paris à vingt ans, il s'installe dans un atelier de La Roche où il côtoie Soutine, Kremègne, Chagall et d'autres artistes de l'École de Paris. Rapidement la pierre devient son domaine de prédilection. Au Salon des Indépendants, il peut présenter trois sculptures dont la délicatesse « frémissante » annonce la singularité de son travail. De 1911 à 1919, il parfait sa formation dans l'atelier de Bourdelle et devient l'ami de Modigliani qui réalise son portrait. Son existence s'améliore considérablement lorsque Jacques Doucet devient son mécène en 1913 : les productions s'enchaînent plus aisément. En 1963, il participe à la formation du Groupe des Neuf et expose avec eux à la galerie Vendôme l'année suivante, une manifestation au cours de laquelle Juliette Darle lui rend un hommage appuyé. La même année, il participe à Mennecy au « Rendez-vous des travailleurs et des arts », au centre de repos des usines Renault. En 1966, il fait partie de l'exposition « Vingt-deux sculpteurs témoignent de l'homme » au Musée d'Art et d'Histoire de Saint-Denis et en 1967, du Premier Festival de Sculpture contemporaine au Château de Saint-Ouen. Il reçoit le Prix Georges Wildenstein décerné par l'Institut de France.

Gunnar Nilsson (1904-1995)

Suédois né à Kariskrona, Gunnar Nilsson découvre en 1928 Paris où il s'installe. Élève de Despiau et de Niclausse jusqu'en 1934, il fait bientôt partie du Groupe des Neuf. Par ses origines, l'art de ce sculpteur trouve son inspiration dans les grands sujets tirés des sagas et des légendes de la Scandinavie. Il excelle aussi dans la représentation gracile des corps adolescents dont il exprime avec subtilité l'éveil des sens. Il expose pour la première fois au Salon d'Automne en 1944 puis en 1946 à « Formes humaines ». En 1949, il est l'un des représentants de « La sculpture en France de Rodin à nos jours » ; puis en 1953 au musée Galliera où est présentée l'exposition « Le nu dans la sculpture contemporaine » ; en 1957 à la galerie World House à New York pour « La sculpture française » ; au musée Rodin il est l'un des membres du « Groupe des Neuf » ; à la galerie Vendôme en 1964... Très sollicité pour ces manifestations, son œuvre est très présente dans les collections permanentes des musées : à Paris au Musée d'Art Moderne, à Stockholm au Musée National. Il est aussi l'auteur des bustes de Roger Martin du Gard, du critique Henri Martinie et du professeur Alfred Kastler.

Nymphe au printemps,
Gunnar Nilsson





Nu assis,
Marcel Damboise

Marcel Damboise (1903-1992)

Originaire de Marseille, Marcel Damboise apprend le métier de tailleur de pierres en même temps qu'il fréquente avec assiduité l'école des Beaux-Arts de sa ville. Son œuvre reflète une emprise méditerranéenne certaine : les corps convoqués vivent dans un monde harmonieux sous l'égide du soleil. Sa carrière débute officiellement en 1926, date à laquelle il envoie un premier buste au salon des artistes français. Son mariage avec la fille du peintre Dorniac lui ouvre le milieu, alors très prestigieux, de l'art indépendant. Ses rencontres avec Despiau, Maillol, Cornet, Malfray lui permettent rapidement d'exposer. En 1932, obtenant la bourse de la Villa Abd-el-tif, il séjourne trois ans à Alger. Il est le lauréat du Prix Viking en 1939. Cette même année, mobilisé, il reçoit diverses commandes de l'État dont une grande figure de femme pour la ville de Bordeaux et un Saint-Marcel pour une église de la banlieue parisienne. Lors d'un second voyage en Algérie, de 1948 à 1954, il se lie d'amitié avec Albert Camus dont il réalise le buste de la fille et reçoit le Prix de la Villa d'Este. En 1954, il rejoint Paris où il est nommé professeur chef d'atelier à l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts. En 1963, il adhère au Groupe des Neuf et l'année suivante réalise le buste de Camus, puis celui de Jean-Louis Barrault.

Jean Osouf (1898-1996)

Le parcours de Jean Osouf étonne et ravit. Il est né à Heiltz Le Maurupt en Champagne dont il a toujours admiré les œuvres médiévales, particulièrement celle de Reims. Son œuvre rend compte d'une fraîcheur qui l'apparente d'esprit et de cœur à certains primitifs, aux imagiers de nos cathédrales. Jean Osouf est issu d'une famille de commerçants. Après la démobilisation, il aide sa famille dans le négoce du vin puis gère une fabrique de toile de jute. Il fait rapidement fortune ce qui le conduit à Paris où il achète une librairie place de la Sorbonne. Jusque-là, ses liens avec la sculpture sont inexistantes. Sa rencontre puis son mariage avec une artiste catalane G. de Pallares introduisent Osouf dans l'intimité de Maillol. À trente ans, il cesse toutes ses activités, décidé à devenir sculpteur. Il étudie à l'Académie scandinave où il devient l'élève de Despiau. En 1934, Jean Osouf expose au Salon des Tuileries entourés des prestigieux Maillol, Manolo, Cornet, Malfray, Gargallo, Couturier et Laurens. Il enchaîne en 1937 avec une statue *L'Éveil*, exposée sur l'esplanade du musée d'Art Moderne. En 1937, sollicité par le sculpteur Marcel Gimond, il enseigne à La Grande Chaumière, puis sur les recommandations de Maillol et Malfray, à l'Académie de Ranson. Entre 1935 et 1944, Jean Osouf connaît un succès

international et c'est plus particulièrement à partir de 1950 qu'il est régulièrement invité au Danemark et dans toute la Scandinavie. Il expose cependant à Paris à la galerie Bernier en 1955 avant d'adhérer au Groupe des Neuf. Il est récompensé en 1974 par le Prix Louis Weiller. Il décède en 1996, à l'âge de 98 ans, après un parcours riche et illuminé par sa passion artistique.



Solweig assise,
Jean Osouf



Danseuse,
Jean Cardot

Jean Cardot

Né à Saint-Étienne en 1930, Jean Cardot a mené une carrière saluée par de nombreux titres et récompenses : Premier Second Grand Prix de Rome en 1956, pensionnaire de la Casa Velasquez de 1957 à 1959, Prix de Brantôme (1961), Prix Antoine Bourdelle (1961), Professeur chef d'atelier à l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts, membre de l'Institut, Président de l'Académie des Beaux-Arts en 1992. Jean Cardot est sculpteur du réel, attentif au mouvement et à l'esprit plus qu'au détail méticuleux. Son œuvre, puissante et poétique est un exemple de modernité exprimée dans des figures et des réalisations monumentales comme en témoignent les statues du Général De Gaulle devant le Grand Palais et de Winston Churchill au Petit Palais, sa **Grande Duchesse de Luxembourg**, son **Taureau mourant** pour le lycée Les Champs de Saint-Etienne, le monument à la Résistance et à la Déportation de Créteil, ou encore la scène **Time Square** où se juxtaposent une quinzaine de personnages, une réalisation témoigne bien la préoccupation de Jean Cardot de composer aussi des groupes et d'en dépasser la difficulté. Son travail est connu mondialement, il expose à New York, Tokyo, Bruxelles, Rotterdam, et dans d'autres grandes capitales où le succès est au rendez-vous.

Robert Couturier

Robert Couturier est né en 1905 à Angoulême. La mort de son père l'oblige à dix-sept ans à interrompre ses études et il commence sa carrière d'artiste par des travaux de lithographie, quelques décors de théâtre dont ceux réalisés pour le théâtre de la Chauve Souris d'après les dessins de Derain et de Marie Laurencin, des affiches publicitaires et des préparations de vitraux. Robert Couturier s'entoure rapidement d'une famille d'artistes aux noms prestigieux : Francis Gruber, Germaine Richier qu'il rencontre en 1934 lors d'une exposition de sculpture contemporaine, et aussi Jean-Charles Moreux et Louis Süe en 1935. En 1930, il obtient le Prix Blumenthal. L'année suivante, sa rencontre avec Maillol marque un tournant ; dès 1934, il participe aux plus importants salons et exposition de groupes. Professeur, il enseigne à l'Académie Raçon. À la libération, il est nommé professeur à l'École Nationale Supérieure des Arts Décoratifs puis en 1963 à l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts, date à laquelle il reprend l'atelier de Marcel Gimond jusqu'en 1975. Les sculptures de Robert Couturier sont exposées dans de nombreux grands musées du monde : très contrastées par leurs formes, ce sont des sculptures allant d'une structure filiforme à des volumes pleins et généreux.



Le Couple,
Robert Couturier

Charles Auffret (1929-2001)

Originaire de Besançon, Charles Auffret passe son enfance à Dijon où il entreprend ses études artistiques à l'École des Beaux-Arts. Il entre aussitôt dans l'atelier de sculpture de Pierre Honoré qui lui transmet une solide connaissance du métier : modelage, taille de la pierre et moulage. Il arrive à Paris en 1951 et découvre le travail de Despiau et Malfray. Il est admis en 1952 à l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts et se lie d'amitié avec Raymond Martin en 1954. L'année suivante il expose un buste au Salon des Tuileries, rencontre Jean Carton dont il se sent immédiatement proche. En 1963, il entre comme professeur à l'Académie Malebranche. Il est le lauréat en 1964 du Prix du Groupe des Neuf. L'année suivante, il reçoit le Prix de la Fondation Ricard et passe un an sur l'île de Bendor. Suite à la réalisation des médailles de Géricault, Malfray, Camille Claudel, Cadou, Cornet et d'autres encore, le bulletin de l'Hôtel des Monnaies de Paris publie une étude détaillée de son œuvre. Il obtient le Grand Prix de Dessin Charles Malfray en 1984 et réalise une commande officielle à Paris, une grande figure de 2,20 m, *L'Esprit des Lois*, pour le Sénat. Professeur à l'École des Beaux-Arts de Reims depuis 1967, Charles Auffret est nommé en 1991, à la demande de Richard Peduzzi, professeur à l'École Nationale Supérieure des Arts Décoratifs. Tout le travail de Charles Auffret manifeste son goût pour les formes vivantes dans l'harmonie sensible de leurs expressions. Et toujours, par delà toute formule mathématique, l'art du sculpteur réside dans le respect des proportions, nombre d'or de la forme plastique. Charles Auffret s'éteint en 2001.



Portrait de jeune femme,
Charles Auffret

René Babin (1919-1997)

René Babin est né à Paris de parents angevins. C'est par le dessin qu'il vient à la sculpture et par Wlérick et Malfray qui l'influencent. Après l'École des Arts Appliqués, il travaille aux Beaux-Arts. Dans la formation de Babin, et l'accomplissement de son art, la part importante que les nécessités de la vie lui ont fait prendre de bonne heure dans la restauration et la reconstitution des sculptures des monuments historiques a une grande importance. La taille directe de la pierre confirme son sens du style monumental. Il a le sens, le sentiment de la pierre et entretient ce goût foncier en dégagant des



Femme de dos penchée,
René Babin

figures de la matière et en leur donnant vie avec le ciseau. La monumentalité de son travail n'exclut jamais la sensualité, elles se conjuguent mutuellement. Il reçoit le Prix Viking en 1953, puis est boursier de voyage à la ville de Paris. En 1956, il expose avec « Les nouveaux tailleurs d'images » ; il est invité à se joindre à la première exposition du Groupe des Neuf en 1964 à la galerie Vendôme ; au premier Festival de Sculpture contemporaine en 1967 à Saint-Ouen ; en 1968, il expose à « Sculptures dans les H.L.M » à Gentilly et en 1970 en Suède à la galerie Färg och Form de Stockholm.



Le Banc,
Françoise Salmon

Françoise Salmon

Née à Paris, Françoise Salmon est élève à l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts en 1939-40. Son registre est étendu. Surmontant l'expérience douloureuse de la guerre, elle a su en tirer le meilleur pour des sujets empruntés à l'Histoire : elle est l'auteur du « Mémorial International de Neuengamme » en Allemagne et du Monument d'Auschwitz à Paris au Père Lachaise. Des monuments empreints de gravité, elle passe à des nus pulpeux, à des figures à la veine populaire et recelant d'humour. L'unité de son talent tient à sa fidélité à l'humain dans le respect de la chose vue. Consacrée en 1957 par le Prix Fénéon, puis sociétaire du Salon d'Automne, elle se voit aussi décerner le Prix de la Ville de Montreuil et le Prix de Taverny. En 1959, elle est invitée à la première Biennale « Formes humaines » au musée Rodin ; en 1964, elle expose avec le Groupe des Neuf à la galerie Vendôme ; en 1966, elle participe à l'exposition « Vingt-deux sculpteurs témoignent de l'homme » au musée d'Art et d'Histoire de Saint-Denis ; puis en 1967, au Premier Festival de Sculpture contemporaine au Château de Saint-Ouen et à « Sculptures dans un parc » toujours à Saint-Ouen.

Arlette Ginioux

Arlette Ginioux est née à Étables-sur-Mer dans les Côtes d'Armor. Elle se forme à l'Académie Malbranche, est reçue à l'École Nationale Supérieure des Beaux Arts dans la section peinture puis rentre dans l'atelier de sculpture. En 1971, elle est lauréate du Prix de sculpture Despiau-Wlérick au musée de Mont de Marsan qui lui organise une exposition personnelle dont le catalogue est préfacé par André Dunoyer de Segonzac. En 1977, elle expose les médailles de Lucien Schnegg et Alain Bombard lors de la manifestation « De l'Antiquité à nos jours » à l'Hôtel des Monnaies. En 1981, Arlette Ginioux, Jean Osouf, René Babin, Charles Auffret, Roch Vandromme représentent à la galerie Dauphine, trois générations de sculpteurs dans une exposition intitulée « Indépendance et Tradition ». Sous la présidence de Jean Carton, Arlette Ginioux est invitée au Salon d'Angers de 1987 inauguré par François Mitterand. Elle est nommée professeur en 1995 à l'École Nationale Supérieure des Arts Décoratifs et a réalisé plusieurs expositions personnelles préfacées notamment par Jean-Marie Dunoyer, Roger Passeron et le sculpteur Robert Couturier. L'artiste Arlette Ginioux transcende la nature en langage plastique et la part d'elle-même qu'elle apporte à ses œuvres est essentielle, toute imprégnée d'une tendresse qui fait sourdre la vie.



Jeune femme au sac à dos,
Arlette Ginioux



Homme assis,
Mathieu Gaudric

Gudmar Olovson

Gudmar Olovson est né en 1936 à Boden, en Suède. Il fait ses études à l'Académie des Beaux-Arts de Stockholm de 1955 à 1959. Sa fascination pour Rodin le conduit à Paris où il se fixe, entouré des sculpteurs Nilsson, Carton, Cornet, Osouf. Ses qualités de dessinateur, son sens du monumental, la souplesse de ses modelés révèlent son attachement aux conceptions de l'école française insufflées par ses aînés. Il participe à de nombreuses expositions : Stockholmsalongen (en 1962, 63, 64) ; en 1963 « À la Recherche de l'art de vivre » et « La Jeunesse et l'art aujourd'hui » ; « Formes Humaines » au musée Rodin en 1964 ; « Art suédois contemporain » au musée Galliera ; avec le Groupe des Neuf en 1964 à la galerie Vendôme ; « Dessins de sculpteurs de Rodin à nos jours » en 1966, à la galerie de Saxe ; enfin à la galerie Färg och Form à Stockholm en 1970 avec René Babin et Charles Auffret. Olovson est très présent à Paris, à New York et en Suède dans des collections privées, dans des espaces publics, des galeries et des musées. En 1965, Gudmar Olovson réalise le buste d'Ingrid Bergman alors que l'actrice joue *Hedda Gabler* dans la pièce d'Ibsen.

Mathieu Gaudric

Plus jeune sculpteur représenté à la galerie Malaquais, Mathieu Gaudric est né en 1974 à Paris. Mathieu Gaudric inscrit sa démarche artistique dans l'admiration de ses aînés, revendiquant pour son art, l'amour de la nature pour atteindre une réalité plastique qui transcende la réalité. Son talent est reconnu et les récompenses obtenues nombreuses : en 1997, il obtient le Prix de sculpture Frédéric de Carfort décerné par la Fondation de France ; en 1998 le Prix du dessin Perrot ; en 2001 le Prix de peinture André et Berthe Noufflard ; en 2002 le prix du dessin David Weill de l'Académie des Beaux-Arts ; enfin en 2003 son travail est récompensé par le Prix du portrait Paul Louis Weiller de l'Académie des Beaux Arts en sculpture. Mathieu Gaudric est diplômé de l'École Nationale Supérieure des Arts Décoratifs où il suit l'enseignement de Charles Auffret. Enfin, il a exposé au 32^e Salon de l'Art Contemporain de Monte-Carlo.



Faune et Nymphe,
Gudmar Olovson



Devant la façade du Palais Garnier, le Groupe des Neuf pose au pied de *La Danse* de Jean-Baptiste Carpeaux. De gauche à droite : Paul Cornet, Raymond Martin, Raymond Corbin, Léopold Kretz, Jean Osouf, Léon Indenbaum, Juliette Darle, Jean Carton et Gunnar Nilsson.

Directrice de rédaction
Corinne Brivot, *Coco des roseaux*

Conception graphique
Timothée Collignon

Crédits photographiques
Laurent Lecat

La galerie Malaquais
19, quai Malaquais
75 006 Paris, est ouverte
du mardi au vendredi
de 14h à 19h30,
le samedi de 10h30 à 13h
et de 14h30 à 19h30.
Visites sur rendez-vous.

